

CÉLINE CHAPUIS

LÀ-HAUT,
DANS LA VALLÉE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

VINCENT BAAS	SOPHIE KNOBLOCH
SOPHIE BAUDOUIN	ANNE-MARIE LACHENAL-
ANDRÉA CHAPUIS	ETHALON
CAROLE CHAPUIS	LUCIE LAILLET
JEAN CHAPUIS	LYLIA MERLE
ALEXANDRE FROIDEVAUX	ROLANDE MOUGIN
CAMILLE GUÉNOT	MARION ORIZET
MARIE-CHRISTINE	RAYMONDE PERENCIN
HUGUENET/RONDOT	AURÉLIE VERTU
BERNADETTE JACQUARD	LYDIE VUILLEMEZ
MARIE JEAMBRUN	

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-782-9

Dépôt légal : septembre 2021

Août 1992.

Il sait qu'il ne doit pas ouvrir. Mais les coups donnés contre sa porte gagnent en intensité et sont désormais accompagnés d'une voix sourde et menaçante.

— Frédéric, ouvre cette porte tout de suite !

Il sait que Laure est terrifiée, mais il n'a plus le choix. Ils se lèvent en même temps, dans une symétrie presque parfaite. D'un regard il lui intime l'ordre de rester en dehors de tout ça. Elle a envie de lui prendre la main pour la serrer dans la sienne, mais il s'avance déjà vers la porte. Le cœur battant, elle retourne s'asseoir sur une chaise dans un coin de la pièce et lorsqu'elle entend la nouvelle série de coups portés contre la porte, elle le supplie d'appeler la police. D'un signe de la tête il refuse. *Il faut en finir, ça ne peut plus durer comme ça.* En s'avançant lentement vers l'entrée, son assurance se transforme progressivement en une crainte qu'il sait justifiée. Il pose brièvement ses yeux sur elle, comme pour tenter de se rassurer. En découvrant son regard terrifié, la peur le gagne à son tour. À la seconde où il ouvre la porte, il comprend que l'un d'entre eux n'en ressortira pas vivant.

Les deux hommes se font face un bref instant et Frédéric s'étonne qu'aucune pensée ne lui traverse l'esprit. En une fraction de seconde, son cerveau se vide et les mots disparaissent. Soudain, un coup d'une violence inouïe le projette à terre en lui explosant la mâchoire. Il ne l'imaginait pas aussi fort. On dit que l'amour donne des ailes, aujourd'hui c'est la haine qui donne conseil.

— Espèce d'ordure ! Tu crois vraiment que tu vas t'en tirer comme ça ?

Les coups de pied dans le ventre s'abattent sous une pluie d'injures. Rien ne semble pouvoir l'arrêter. Il jubile. Dans ses yeux brille une lueur inquiétante, comme s'il s'apprêtait à franchir les portes de la folie. Frédéric ne crie pas. Il préfère dissimuler

sa souffrance, refusant d'offrir à son adversaire la satisfaction d'une victoire garantie. Le silence n'est brisé que par les cris de Laure, recroquevillée sur elle-même, tel un animal pris au piège, assistant malgré lui à un spectacle brutal, partagé entre l'envie de s'enfuir et le besoin de rester. L'homme perd patience. Il aimerait entendre Frédéric le supplier, l'entendre pleurer et lui demander pardon. Il le relève en le retenant par les épaules et le traîne en direction du canapé. Frédéric se laisse faire. Il flotte dans un état de semi-conscience, assommé par les coups. Il se rend. Il abandonne avant même d'avoir commencé à se battre. Prise d'un élan de panique, Laure parcourt l'appartement des yeux à la recherche d'un objet qui pourrait stopper l'homme dans sa dangereuse avancée. Ses yeux se fixent sur un vase rouge et mauve, celui que Frédéric garde précieusement dans son salon depuis tant d'années. Elle pense qu'il sera triste quand il s'apercevra qu'elle l'a cassé. Elle l'imagine agenouillé devant les morceaux brisés, le regard perdu dans la vague. En silence il demandera pardon à sa mère. Il versera une larme imaginaire et fera semblant de ne pas en être affecté. *Mais pourquoi est-ce que je pense à ça maintenant ? Ressaisis-toi bon sang !* Laure a envie de croire qu'elle peut encore le sauver. Son amour pour Frédéric se mêle à la haine qu'elle ressent pour cet homme. La force s'empare de son corps tout entier. Ses bras se tendent vers l'objet et elle s'avance sans un bruit derrière l'homme. Son dos est large, mais il est à peine plus grand qu'elle. Elle vise la tête. Sous la puissance du choc, l'homme s'immobilise un instant avant de tomber à terre. Le vase se brise en deux gros morceaux qu'elle ramasse en songeant qu'il suffira d'un peu de colle pour le réparer.

— Sale petite garce !

L'homme se frotte la tête en commençant déjà à se relever. Laure fait signe à Frédéric de s'enfuir, mais il la dévisage sans bouger. Un voile opaque se forme devant ses yeux, altérant sa conscience et sa perception des choses. Dans un sursaut qu'il attribuera plus tard à un simple instinct de survie, il trouve la force de sortir de sa léthargie pour se jeter sur l'homme vaguement affaibli. Dans un grognement presque animal, son bras opère un mouvement bref et sa main se contracte pour lui asséner un coup de poing foudroyant. Assommé, l'homme ne bouge plus. Pourtant, Frédéric continue la valse incessante de coups. Impuissante, Laure assiste à la scène en tenant encore les

morceaux de vase entre ses mains.

— Arrête, tu vas finir par le tuer !

Frédéric ne l'entend pas, occupé à cogner sans se rendre compte qu'un filet de sang s'échappe de la tempe de l'homme. Laure dépose le vase sur la table de la cuisine et s'enfuit en courant. Quand Frédéric aperçoit enfin le sang qui tache ses mains, il commence à ralentir le rythme. Il y a du sang partout. L'homme ne sait pas encore qu'il est en train de mourir.

Quand il entend la sirène de la police, Frédéric ne prend pas la peine de se relever. Il reste assis à côté du corps inerte, vaguement conscient du drame qu'il vient de provoquer. Sur le parquet, des petites rayures vermeilles encerclent le visage de l'homme et le silence reprend sa place dans l'appartement.

Frédéric n'écoute pas les bribes de phrases prononcées par le policier. D'un hochement imperceptible de la tête il semble accepter sa culpabilité et n'oppose aucune résistance lorsque les menottes se referment sur ses poignets. Avant de franchir la porte de l'appartement, il pose un dernier regard sur les morceaux de vase cassé posés sur la chaise de la cuisine.

Février 1948.

Il y a du sang partout. Elle se sent mourir, comme de nombreuses femmes que la maternité a décimées. En début d'après-midi, Paul a couru chez son frère, l'un des rares habitants à posséder une ligne téléphonique. Ceillac est un petit village de haute montagne situé au cœur du parc naturel régional du Queyras. Il n'y a pas de médecin. Le docteur Arnoux vient de Guillestre, à treize kilomètres de là. Depuis l'Ubac de l'Aval, faute de route il doit poursuivre à pied. Un peu plus de quatre kilomètres sous la neige qui fouette son visage engourdi par le froid. Il fait nuit lorsqu'il arrive enfin devant la porte de la famille Chabrand. De longues plaintes s'élèvent dans l'air et s'achèvent en un cri d'une puissance presque animale. Le docteur entre sans frapper et salue d'un hochement de tête le couple qui se tient au fond de la pièce. Paul l'accueille d'un sourire à la fois inquiet et soulagé. Il s'approche et parle suffisamment bas pour que Louise ne l'entende pas.

— Docteur, j'ai l'impression que ce n'est pas comme la dernière fois.

Louise est allongée sur le lit. Ses cheveux humides se collent sur son front et le long de ses tempes.

Deux heures plus tard, après un cri ressemblant à celui d'une bête agonisante, le silence reprend sa place quelques secondes, avant d'être à nouveau interrompu par des pleurs d'un bébé. Mais Louise n'a pas le temps de souffler, une douleur déchirante lui arrache un nouveau hurlement. Le docteur fronce les sourcils tandis que Paul garde les yeux fixés sur ceux de sa femme, priant en silence pour qu'elle ne succombe pas. Il aimerait lui parler, mais ses lèvres restent tristement scellées. Le docteur lance un regard furtif à Paul avant de se tourner vers Louise.

— Madame, il faut continuer à pousser. Encore un petit effort !

Lorsqu'une deuxième tête apparaît enfin, le visage du docteur se ferme. Aucun son n'accompagne la venue au monde du second bébé. Louise pousse un dernier cri avant de fermer les yeux. Elle vient de sentir le deuxième petit corps glisser hors du sien. Les yeux clos, elle ne bouge plus. Sa respiration ralentit. Si elle n'avait pas si mal elle pourrait presque s'endormir. Le docteur saisit le petit corps qui commence à blêmir et l'enveloppe dans une grande serviette. Le premier bébé a déjà cessé de pleurer. Il s'est endormi sur Louise, son petit corps calé sur le rythme de sa respiration. Paul est soulagé. Sa femme ne mourra pas aujourd'hui. Il s'étonne d'avoir une pensée émue pour ce bébé déjà presque froid. Au village, la mort d'un nouveau-né fait partie de la vie et c'est avec un certain détachement que l'on accueille ces petits corps qui ne s'éveilleront jamais.

Avant de partir, le docteur prend conscience de la présence discrète d'un enfant dans un coin de la pièce. Son regard trahit la terreur qui s'est emparée de lui quand il a commencé à entendre sa mère crier. Il avance d'un pas hésitant vers son père. Il ne doit pas avoir plus de deux ans, peut-être un peu moins. Le docteur Arnoux lui sourit gentiment.

— Comment tu t'appelles, mon p'tit bonhomme ?

Paul prend la parole à sa place. Le petit bonhomme ne sait pas encore parler. Il vient d'avoir dix-huit mois. Il s'appelle François.

Le lendemain matin, la neige a déjà recouvert les traces de pas laissées par le docteur la veille. Les rayons du soleil donnent à l'étendue immaculée l'apparence d'une mer étincelante. Pourtant, en découvrant ce manteau blanc qui s'étend dans la vallée avec le petit Frédéric dans les bras, Louise a l'impression d'étouffer.

Les semaines qui suivent l'accouchement se révèlent bien plus difficiles à vivre que ce qu'elle avait imaginé. Le bébé a besoin d'un contact permanent avec sa mère et pleure dès qu'elle le pose dans son berceau. Elle fabrique une écharpe avec un grand morceau de tissu qu'elle enroule autour de sa taille pour maintenir le bébé contre elle toute la journée. Lorsqu'il

s'endort et qu'elle tente de le poser dans son couffin, les pleurs succèdent aux gémissements et il finit invariablement par hurler, comme s'il se savait abandonné. Louise soupire. Elle est fatiguée. François observe la scène sans rien dire. Il regarde sa mère s'avancer vers le bébé, puis le saisir avec une douceur infinie qui contraste avec son air irrité. Il aimerait qu'elle le prenne aussi dans ses bras, mais la place est toujours occupée. Alors il demeure silencieux même s'il a envie de pleurer. Il déteste le bébé. Il aimerait qu'il soit comme l'autre, celui qu'on a emporté dans la grande serviette rouge et blanche. Louise se dit qu'au début du mois d'avril tout ira mieux. Quand la neige aura fondu. Quand François saura parler. Quand Frédéric cessera de pleurer. Les chevaux pourront à nouveau trotter sur les sentiers et les déplacements seront facilités. Et la vie reprendra peu à peu là où on l'avait laissée.

Août 1992.

— Monsieur Frédéric Chabrand, vous êtes en état d'arrestation. Vous avez le droit de garder le silence. Dans le cas contraire, tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous devant un tribunal.

Frédéric avait souvent entendu les policiers réciter ce paragraphe, affalé sur son canapé, les yeux rivés vers l'écran. Aujourd'hui, c'est à lui que ses mots sont destinés.

Au commissariat de Briançon, la cellule de garde à vue est déserte. Frédéric s'attendait à entrer dans une grande pièce avec des prévenus alignés sur un petit banc métallique, il pensait devoir faire face au regard intimidant d'un grand caïd habillé en cuir noir, les cheveux longs et une grosse bague en forme de tête de mort. Il constate avec désarroi que le terme *cellule* est utilisé à juste titre. S'il était un peu plus grand, il pourrait certainement toucher chaque côté du mur en écartant simplement les bras. À sa droite, un petit banc qui fait office de lit est habillé d'un mince tapis jaune foncé. Une cloison d'environ un mètre de haut sépare ce lit de fortune d'un urinoir. En face, une petite fenêtre recouverte d'une grille en fer forgé laisse entrevoir les lueurs de la nuit. Avant de refermer la porte, le policier informe Frédéric de son droit à contacter l'un de ses proches.

Dans sa tête, les images se superposent et se mêlent en une suite dépourvue de toute logique. Le liquide rouge et poisseux sur ses mains. La sirène de la police. Les grognements et les coups de poing. Les morceaux de vase rouge et mauve. Soudain, son esprit plonge quelques années en arrière pour se concentrer sur le regard que sa mère a posé sur lui, le soir de ses seize ans, le soir où elle a reçu un coup de téléphone de la gendarmerie de Guillestre lui demandant de venir chercher son fils. Il était avec Alex et Manu, ses deux meilleurs amis. Ils s'étaient rencontrés à l'école primaire et avaient passé toute

leur enfance ensemble. Manu habitait à l'Ochette et Alex au vieux village, à deux maisons seulement de la sienne. Il était d'ailleurs né le même jour que lui, en cette froide journée de février 1948. Les trois compères se vantaient de pouvoir faire tout ce que les autres n'osaient pas et au fil du temps ils avaient fini par devenir le célèbre trio du village. Dans un groupe, il y en a toujours un qui se détache des autres et qui s'impose rapidement comme le meneur, celui que les autres suivent les yeux fermés. Frédéric n'avait pas l'étoffe d'un leader et Manu était beaucoup trop timide pour endosser ce rôle ; c'est donc Alex qui s'était tout naturellement imposé comme le chef incontesté. Pour les seize ans de Frédéric, il avait emprunté la voiture de ses parents pour conduire la petite troupe jusqu'à Guillestre. Ils étaient allés au Dahu, le seul bar de la ville, qui venait d'ouvrir ses portes quelques semaines plus tôt. Ils avaient commandé des bières. Le serveur les avait regardés d'un air méfiant avant d'accepter de prendre leur commande. Deux heures plus tard, les trois amis avaient décidé qu'il était temps de rentrer. Quand Alex avait commencé à tâtonner avec la clé de la voiture autour de la serrure, Manu avait commencé à douter et la confiance qu'il lui portait s'était aussitôt envolée. *Tu es sûr que tu peux conduire ?* Alex avait haussé les yeux au ciel avant de lui affirmer qu'il n'avait pas à s'inquiéter. Moins de cinq minutes plus tard, il avait tourné un peu trop tôt à l'angle de la rue Saint-Catherine et la voiture avait rasé le mur avec un tel vacarme qu'Alex avait violemment appuyé sur le frein. *Mon père va me tuer.* Paniqué, il répétait cette phrase en boucle, ignorant le regard affolé de ses amis. Il était en train de remettre le contact lorsqu'un gendarme avait surgi de nulle part. Ils avaient fini la soirée au poste. Le père d'Alex était fou de rage et la mère de Frédéric folle d'inquiétude. Dans son regard se mêlaient des émotions un peu contradictoires, entre l'angoisse et le soulagement, la honte et la déception. Frédéric n'a oublié ni ce regard ni la manière que sa mère avait de le serrer dans ses bras ce soir-là, leur étreinte contrastant étrangement avec les hurlements du père d'Alex. Louise lui avait déjà pardonné, parce qu'elle était tout simplement heureuse de le savoir vivant.

C'est ainsi que ce soir Frédéric choisit d'appeler sa mère à la place de Laure. Le combiné en main, il prend une profonde inspiration avant de composer le numéro. Il devine le choc que

l'annonce de la nouvelle risque de provoquer en elle. Par quoi doit-il commencer ? Y a-t-il des mots qui sauront apaiser ses angoisses ? *Maman, je suis au commissariat. Ne t'inquiète pas.* Comment demander à sa mère de ne pas s'inquiéter en lui révélant le motif de sa détention ? Comment expliquer ce qu'il ne parvient déjà pas à comprendre lui-même ? Est-ce qu'on peut vraiment reprocher un crime à quelqu'un qui n'est pas un meurtrier ?

— Maman ? C'est moi. Je suis au commissariat. Ne t'inquiète pas. Je vais bien.

À l'autre bout du fil, un long silence succède aux questions affolées de Louise.

— Maman ? S'il te plaît. Écoute-moi.

Août 1948.

Tous les matins, Paul avale un grand bol de café tiède avant de descendre au magasin. L'épicerie Chabrand constitue l'unique source d'approvisionnement du village. Tout au long de l'année on y trouve de la farine, des pommes de terre, du beurre, des œufs et du lait. Selon les saisons, on peut également y acheter une grande variété de fruits et de légumes, de l'orge et parfois aussi un peu de viande de porc. Quand il était petit, Paul aimait travailler avec son père à l'épicerie. Il était fier de voir les habitants se succéder pour acheter de quoi se nourrir pour la semaine. Le père Léon, comme on avait coutume de l'appeler, était l'une des figures emblématiques du village. Quand il est décédé, Paul a tout naturellement repris sa place. Comme Léon il aime bavarder avec les gens. Il trouve toujours un mot gentil à dire aux enfants et affiche le même sourire accueillant au tintement de la clochette accrochée au-dessus de la porte d'entrée. Ce magasin, c'est toute sa vie. Pourtant, à la naissance de François il y a deux ans, il a commencé à imaginer qu'il pourrait peut-être en changer. Depuis quelques années, le tourisme estival commence à se développer dans la région. À Abries et à Aiguilles, les hôtels ont apparu dès le début du siècle. À Ceillac, Nicolas, l'aubergiste du village, accueille chaque année davantage de promeneurs, jusqu'à atteindre le nombre record de cinquante têtes au cours de l'été dernier. Cet hiver, juste avant la naissance de Frédéric, Paul a déposé une demande de construction. Il se voit déjà à la tête d'un grand hôtel où les touristes défileraient. Louise pourrait cuisiner et s'occuper des chambres, et lorsqu'ils seraient plus grands, ses fils constitueraient une main-d'œuvre supplémentaire très appréciable. Ce matin, au moment où Paul descend la première marche de l'escalier, Frédéric commence à pleurer. Paul soupire. Il ne supporte plus ces pleurs incessants et ces rugissements incompréhensibles que

seule Louise semble tolérer. Lorsqu'il déverrouille la porte du magasin, son sourire réapparaît enfin.

Frédéric est un bébé agité. Il peut gémir pendant des heures, mais de ses longues plaintes étouffées il n'en ressort presque jamais de larmes. Louise est souvent désespérée face à ses gémissements. Quelquefois elle se surprend à penser qu'il aurait peut-être dû mourir, comme l'autre. Puis, honteuse d'avoir eu de telles pensées, elle prend le petit dans ses bras et le balance doucement en lui chantant une berceuse. Parfois elle a l'impression de devenir folle, mais il suffit qu'elle croise son regard pour que s'évanouissent ses idées noires. Ce bébé porte en lui quelque chose d'indéfinissable qui l'attire irrésistiblement malgré la complexité de son comportement. Louise est agacée par ses pleurs, mais ressent un amour qu'elle n'avait jusqu'alors jamais éprouvé. Bien sûr, elle aime François. Mais l'apparente fragilité de Frédéric lui procure le besoin de l'aimer davantage et de le protéger pour qu'il parvienne simplement à vivre. Autrefois, personne ne pouvait envisager de s'attacher à un bébé. D'ailleurs, un tel terme n'existait même pas dans le langage courant. Jusqu'à ce que les enfants aient quatre ou cinq ans, on n'était jamais sûr de pouvoir les garder, la plupart d'entre eux étant emportés par une maladie dont on était totalement impuissant. Toutes les familles perdaient au moins un enfant en bas âge, parfois même plusieurs. À l'âge de quatre ans, Louise avait d'ailleurs perdu sa petite sœur, qui venait tout juste d'avoir deux ans. Quelques mois plus tard, sa mère accouchait de son troisième enfant, un petit garçon tout bleu qui n'avait jamais réussi à respirer. Deux jours plus tard, sa mère fermait elle aussi les yeux, succombant aux suites d'une hémorragie que les médecins n'étaient pas parvenus à endiguer. Elle laissait derrière elle une petite fille qui avait déjà commencé à s'abîmer. Louise avait commencé sa vie ainsi, égratignée par l'absence, dévorée par le vide.

Depuis la naissance de Frédéric, elle avait vécu dans la crainte malade de le perdre. Le premier s'était éteint avant même de respirer, elle ferait donc tout ce qui était en son pouvoir pour que l'autre reste vivant. Elle s'était fait une promesse que certains auraient pu qualifier d'insensée. Elle avait

plongé ses yeux dans ceux de Frédéric et avait murmuré tout bas : je te promets que toi, tu vivras.

Ce matin, elle ne remarque pas François, assis sur une chaise dans un coin de la cuisine. Elle ne perçoit pas la lueur de tristesse dans ses yeux, lui qui voudrait tant que sa mère pose sur lui ce regard qu'elle ne réserve qu'à ce tout petit pleurnicheur.

À midi, Paul remonte avec une lettre signée de la main du maire. Il vient d'obtenir l'autorisation de construire son hôtel. Louise ne sourit qu'à moitié. Elle ne sait pas encore si elle doit se réjouir ou s'inquiéter.